



HAL
open science

Le social à l'épreuve du dégoût

Marie Mathieu

► **To cite this version:**

Marie Mathieu. Le social à l'épreuve du dégoût : À propos de: Dominique Memmi, Gilles Raveneau et Emmanuel Taïeb (dir.), Le social à l'épreuve du dégoût, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. " Le sens social ", 2016. Travail, genre et sociétés, 2019, 41, pp.212-214. 10.3917/tgs.041.0212 . hal-03150128

HAL Id: hal-03150128

<https://hal.science/hal-03150128>

Submitted on 23 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DOMINIQUE MEMMI, GILLES RAVENEAU ET EMMANUEL TAÏEB (DIR.),
LE SOCIAL À L'ÉPREUVE DU DÉGOÛT

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 2016, 218 pages

[Marie Mathieu](#)

La Découverte | « Travail, genre et sociétés »

2019/1 n° 41 | pages 212 à 214

ISSN 1294-6303

ISBN 9782348042911

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2019-1-page-212.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**Dominique Memmi, Gilles Raveneau
et Emmanuel Taïeb (dir.)**

Le social à l'épreuve du dégoût

**Rennes, Presses universitaires de Rennes,
coll. « Le sens social », 2016, 218 pages**

Dirigé par Dominique Memmi, Gilles Raveneau et Emmanuel Taïeb, cet ouvrage réunit un ensemble de chercheurs/euses en sociologie, anthropologie, ethnologie ou science politique ayant fait des immersions longues (une brancardière), voire professionnalisées sur le terrain (un travailleur social, un pompier, une aide-soignante), accompagnés d'agents sociaux encore en fonction (comme le directeur général des services funéraires de la ville de Paris) appelés à objectiver leur pratique autour d'un même objet : le dégoût et notamment les variations des sensibilités dans divers univers professionnels. Les auteurs/trices utilisent majoritairement l'expression « sale boulot », pourtant c'est plutôt le « boulot sale » soit le travail « salissant et jugé physiquement dégoûtant », qui est au cœur de ce livre, pour reprendre la distinction établie par Pascale Molinier, Lise Gagnard et Marie-Anne Dujarier [2010]. Elles l'opposent au « sale boulot », celui « qui laisse les mains propres mais s'avère moralement discutable ». Si une telle division apparaît utile pour signifier les réalités ici abordées, elle voile pour partie les dimensions morales et sociales de la formation des objets du dégoût « physique » étudiés. Dès l'introduction, les coordonnateurs de l'ouvrage rappellent en effet que le dégoût est second, qu'il est « une formation réactionnelle », une « traduction violemment somatisée du social » (p. 13) face à l'impropre, notamment les corps des autres et leurs produits.

L'objectif déclaré de cette publication est d'offrir une réflexion sociologique sur le dégoût, fondée sur des travaux empiriques, afin de compléter les approches anglo-saxonnes. Inspirées par la psychologie, le droit, l'éthique et la philosophie, ces dernières, bien que s'y étant intéressées de manière substantielle, ont eu tendance à nier sa composante sociale et n'ont guère historicisé l'objet. Or, il importe de situer le dégoût dans le temps long marqué par les processus, théorisés par Norbert Elias et Cas Wouters, de civilisation (l'obligation de contrôler la matière vivante), d'individuation (faire contrôler cette matière par les sujets qui en sont porteurs) et d'intolérance croissante à l'arraisonement direct des corps dans la domination. Fortement éprouvée, cette forme de répulsion est aujourd'hui difficilement dicible dans notre société. Son expression se doit d'être contrôlée et fait l'objet d'une autocensure, notamment professionnelle. Les textes compilés tentent donc de saisir le dégoût et ses fonctions sociales aux points de contact entre professionnel-le-s et entités dégoûtantes, tout comme les « bricolages » que ces travailleurs/euses opèrent face à cette matière humaine qui dérange.

Les trois premières parties du livre exposent ainsi les modes de régulation des affects et les stratégies déployées par les professionnel-le-s en charge du « boulot sale » pour éviter ou dépasser

le dégoût lié à leurs activités salariées. Tour à tour, sont exposés le quotidien – bien souvent invisibilisé et tu – des agent·e·s responsables du traitement physique et administratif des défunts (les « croque-morts » des situations extrêmes et préposées municipales à l'enregistrement des opérations funéraires), de l'accompagnement et des soins de personnes pauvres (pompiers, travailleurs sociaux en France et professionnelles en charge des parturientes des milieux défavorisés en Inde), du transport et de l'entretien de ces « nouveaux intouchables » : les êtres humains vieillissants et malades (ambulances privées, aides-soignantes en gériatrie et femmes s'occupant d'un parent ou de patient·e·s atteint·e·s de démence).

La dernière section du livre souligne quant à elle des ambivalences autour d'objets de dégoût et leur dénégation, telles que la reformulation positive du prélèvement d'organes, de la profanation des corps au don valorisé par les professionnel·le·s de santé, ou encore la déréalisation progressive des fœtus et l'exposition de représentations esthétisées et humanisantes de ceux-ci. Enfin, elle ouvre des pistes pour écrire une histoire sociale du dégoût au travail.

Malgré la singularité de certains des espaces explorés et la richesse des terrains exposés, les chapitres de l'ouvrage contrastent par leur inégale problématisation et une articulation parfois maladroite avec le cadre théorique global énoncé. Toutefois, leur lecture laisse entrevoir le fabuleux potentiel heuristique de l'étude sociologique et historique du dégoût. Ensemble, ils tracent une première esquisse de la division sociale des tâches répugnantes aujourd'hui rémunérées, qu'il semble important d'affiner, notamment dans sa dimension genrée, en demeurant attentif/ve aux moyens dont disposent les différents « oblates » du dégoût pour négocier au quotidien avec ce sentiment. En effet, l'inégale répartition de l'humour et du rire dans les différentes enquêtes menées suggère des modes de gestion et des ressources contrastés entre commis du *gore* et travailleuses du *care*, pour reprendre la dichotomie formulée par Romain Pudal. La fréquence de ces expressions joyeuses indique la présence/absence d'entre-soi professionnels où le dégoût, généralement peu exprimable, est dicible, et où des actions sales et socialement stigmatisées peuvent être transformées positivement en gages de virilité. Elles permettent aussi d'identifier le degré d'individualisation-invisibilisation des tâches et des émotions négatives associées au traitement des corps qui rebutent. Alors que les professionnels en charge du sauvetage des individus, du recueil et du déplacement des morts, bénéficient de soutien collégial et d'outils pour faire face au dégoût, les femmes en charge des tâches les plus repoussantes du *care*, notamment dans la sphère domestique (comme les aidantes d'un parent atteint de démence), ne semblent pouvoir partager des sentiments négatifs liés à ces actes, ni même employer, dans l'intimité familiale, l'instrument privilégié de protection symbolique et matérielle des professionnel·le·s : les gants. D'ailleurs, l'analyse du travail des pompiers signifie bien combien est déprécié le traitement ordinaire des corps vivants et de leurs produits, du fait qu'il soit socialement associé au féminin. En effet, les soins quotidiens des êtres humains impliquant le contact avec

les substances générées par les corps ont été socialement construits comme des besoins féminines, comme le signalent des expressions telles que « dame-pipi » qui n'ont pas leur pendant masculin. Au-delà du caractère trivial de ces tâches déléguées de longue date aux femmes, il est intéressant de souligner le type d'interaction qu'elles impliquent pour la plupart. En contact avec des êtres humains vivants, les femmes se doivent bien souvent de réaliser en plus d'une gestion de leurs sensations de dégoût, un travail émotionnel supplémentaire face à une autre personne, charge supplémentaire dont la classe des hommes est alors exonérée.

Enfin, l'ouvrage révèle le travail corporel effectué par les professionnel-le-s pour ne pas risquer d'être « contaminé-e-s » par le stigmate associé aux sujets qu'ils traitent et aussi s'en distancer. Ceci souligne la pertinence pour les sociologues du corps de s'outiller du « travail émotionnel » [Hochschild, 2017] pour prolonger ces terrains d'enquête et pour les sociologues des rapports sociaux de sexe de s'armer du dégoût pour penser la construction genrée des corps. Tout en signalant une division sociale du boulot sale, l'analyse du dégoût menée auprès de professionnel-le-s de champs variés indique les effets du maniement de matières humaines et de personnes perçues comme dégoûtantes sur l'attitude de certain-e-s travailleurs/euses quant à leur propre corps et sur leurs pratiques sportives et/ou hygiéniques. Ce résultat illustre bien comment le goût et surtout son revers, le dégoût, participent à la gestion politique des corps et l'importance qu'il y a à tenir compte de ce type d'émotion dans l'analyse de la construction sociale – notamment genrée – des enveloppes corporelles et des apparences physiques. Christian Chevandier (p. 200), soulignant l'évolution de la sensibilité aux odeurs, notamment celles émanant des corps, mentionne une publicité pour le déodorant Rexona. Dans le spot, la phrase « À vue de nez, il est cinq heures ! » était associée à une scène montrant un cadre ou un patron incommodé par l'odeur des aisselles d'une secrétaire. Cette annonce commerciale montre bien comment le dégoût construit les corps et potentiellement agit sur eux. Contribuant à l'énonciation de normes corporelles, cette réaction violente perçue comme spontanée et naturelle apparaît comme un instrument puissant dans la division sociale du travail esthétique et corporel. Ainsi, à travers l'analyse d'un objet original, cet ouvrage ouvre une voie pour déconstruire la biologisation des corps sexués et questionner certains pans peu explorés du travail qui participent pourtant de la formation de classes de sexe.

Marie Mathieu

Cresppa CSU - CNRS

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

HOCHSCHILD Arlie Russell, 2017, *Le prix des sentiments*, Paris, La Découverte

MOLINIER Pascale, GAINARD Lise et DUJARIER Marie-Anne, 2010, « Introduction au dossier : sale boulot, boulot sale », *Travailler*, vol. 24, n° 2, p. 9-20.